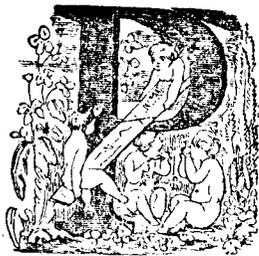


REVUE DU MOIS DE MARS.

UN COUP D'OEIL EN ARRIERE.



PARMI les nombreux chroniqueurs de Paris, la ville des arts par excellence, *Palma mater* de la littérature, la pépinière obligée de toutes les nouvelles, pas un seul qui ne se plaigne, qui ne se désespère, chaque fois que sa tâche de causeur le regarde en face, de la disette de matières, de l'embarras de son imagination récalcitrante. Et c'est à Paris que ces doléances se font entendre ! c'est à Paris, paresseux novellistes, que vous ôsez accuser la stérilité des événements ! c'est à Paris, où vous heurtez à chaque pas un incident, une répartie, un bon mot, un scandale, c'est à Paris, où se dressent effarées et impatientes d'être reproduites, les folies de la semaine, de chaque jour, ces riens piquants qui font la joie du coin du feu, c'est à Paris que vous ôsez vous poser comme les martyrs du besoin de lire, du besoin de rire surtout ? Fi, fi donc !!

Mais, noas, que dirons-nous donc ? quelle voix emprunterons-nous pour crier bien haut nos déboires, nos tracasseries, la débâcle inévitable de nouveautés dans laquelle nous nous trouvons presque toujours ? qui donc nous plaindra si nous avouons que notre imagination est à bout ? qui donc aura quelque égard pour nous si notre plume chargée d'encre s'arrête forcément après avoir écrit le titre de la chronique ? personne, non personne. Ingrats que vous êtes ! Vous voulez à tout prix un sujet de causerie, de salons, une thèse sur laquelle vous puissiez gloser amplement et à l'aise, et vous ne daignez pas même, blasés que vous êtes sur toutes les choses de ce monde, vous casser un bras, rien qu'une jambe, faire un *tantinet* de scandale, voire même, perpétuer le plus prosaïque enlèvement ! En vérité, vous ne méritez pas que l'on travaille pour vous !... et n'était l'idée, que nous rencontrerons plus d'indulgence auprès de nos petites amies, les dames de Montréal, nous jetterions là plume et papier, et nous vous dirions : Ah ! c'est comme ça que vous le prenez ? eh bien ! à vous la tâche ! parcourez les rues, faufilez-vous dans les salons, dans les cafés, flânez le nez à l'air par toutes les places publiques, revenez chez vous fatigués et ennuyés, puis, au lieu du journal, de la chronique, de la revue du mois, puisez à votre propre fonds ; sans vous vanter, nous parions que vous y trouverez l'eau trouble plus d'une fois : ceci soit dit sans arrière-pensée.

La revue du mois ! c'est beaucoup et ce n'est rien. C'est beaucoup parce qu'un mois ne se passe pas sans qu'il arrive un événement quelconque, important ou insignifiant, mais qui ne rentre pas toujours dans notre domaine de raconteur des faits et gestes de la cité ; ce n'est rien non plus ; car, au milieu de tout ce qui nous entoure, de tout ce qui se fait et se dit autour de nous, c'est à peine si nous pouvons tirer de l'obscurité un tout petit trait saillant, une toute petite originalité, une toute petite histoire piquante ou modérément scandaleuse. Quoiqu'il en soit, notre position est faite ; subissons-en les mauvaises comme les bonnes conséquences, et à l'œuvre !

Et d'abord en Angleterre, ce qui, à l'heure qu'il est, occupe le plus spécialement l'esprit public, ce sont les désastres qu'ont éprouvés dans l'Inde les troupes anglaises, trophées rouge de sang que l'on a pourtant encore le courage d'appeler une victoire. Pauvre humanité ! quand donc cesseras-tu ces rixes sanglantes, où s'entassent pêle-mêle tes fils les plus braves, massacrés par le plomb meurtrier ! La manie de tout accaparer, d'étendre au loin sa puissance, a bien aussi, comme on le voit, son vilain côté, et ce sang versé à flots, ces nombreux soldats immolés à l'inexpérience, à la cruauté, ou à la sauvage énergie des chefs, tout cela, c'est pour de... l'or ! Qui ne se rappelle à cette pénible idée le beau vers du poète de Mantoue, le chantre divin comme on l'appelait, qui en une ligne modèle donnait la cause de tous les excès,

de tous les crimes auxquels se sont portés tous les hommes depuis la création :

*Quid non mortalia pectora cogis ?
Auri sacra fames !*

Mais si d'un côté les nouvelles de l'Inde ont porté dans tous les cœurs amis de la paix une douleur bien juste, de l'autre l'extension rapide que prend tous les jours, par tout le Royaume-Uni et spécialement en Angleterre, ce foyer si ardent de la réforme protestante, la sublime unité catholique, et ses admirables doctrines, son enseignement si rempli de morale et de vraie philosophie ; les progrès immenses que fait, disons-nous, le catholicisme, ramène doucement et agréablement aux idées de tranquillité, de paix et d'une union bienfaisante, fusion divine de toutes les croyances dans une seule et unique croyance, le dogme catholique romain ; et ce n'est pas, remarquez bien, parmi le peuple que se fait sentir cette tendance vers la foi des ancêtres, c'est parmi ce que les sciences, la haute littérature, comptent d'hommes les plus distingués ; c'est au sein même des universités royales ; c'est parmi les docteurs les plus renommés de la réforme que le catholicisme a choisi ses convertis ; c'est à leur intelligence, à leur raison, qu'il s'est adressé ; c'est dans sa vérité toute nue, c'est dépouillé du prestige presque irrésistible de son culte pompeux, de ses solennités envivantes, qu'il leur a parlé au cœur. Et cette divine voix, grands et petits, savants et ignorants, docteurs et élèves, ils l'ont entendue, ils l'ont écoutée, et tous les jours de nouvelles conquêtes viennent proclamer la sainte vérité de la foi catholique.

Il n'y a pas non plus que les amis de la religion qui aient éprouvé du contentement, les amis du commerce ont vu dans le retrait de la loi de protection sur les céréales une mesure large et réparatrice, qui doit être pour l'Angleterre une nouvelle source de richesses. Religion et commerce ! voilà deux mots qui se trouvent rarement de compagnie ; et qui semblent se faire un pied-de-nez l'un à l'autre ; mais que voulez-vous ? nous vivons dans un siècle où l'amalgame a plus d'un sectateur, plus d'un panégyriste.

Le carnaval a été cette année plus aimable, plus folâtre que jamais, concerts, bals, soirées dansantes, fêtes, expositions d'industrie, nous avons eu de tout ; il n'y avait que l'embarras du choix. Tout le monde était en haleine, tout le monde avait une fièvre de s'amuser, qui faisait plaisir à voir. Pas une seule Miss qui eût voulu manquer à une invitation ; le petit pantalon de l'élève d'académie a même fait son apparition dans plusieurs salons ; on cite un négociant qui s'est conduit à une faillite inévitable par ses folles dépenses de gants de kid blanc, de bottes vernies et d'huile de senteur. Comme toujours, les bals ont été une école où les étrangers ont pu apprendre les ridicules préjugés qui règnent au sein même de ce que l'on est convenu de décorer du nom pompeux de "haute société." C'est à en crever de rire ! Nous vous demandons un peu si tous ceux qui se trouvaient chez Raseo cet hiver, du moment qu'ils avaient payé leur droit d'entrée, n'avaient pas des titres égaux, et partant ne devaient pas s'attendre aux mêmes égards ! et pourtant, quelle est la physiologie d'un bal de Montréal ? C'est (ainsi que nous le faisait observer tout dernièrement une jeune femme qui joint au plus joli minois un esprit originalement observateur,) c'est la disposition des danseurs. Dans un coin, tous ceux qui ont l'habitude de se voir tous les jours ; dans un autre ce qu'on dénomine la "haute société," militaires rachitiques et se complaisant dans le rang le plus bas de l'armée que puisse accepter un gentilhomme sans se compromettre, jeunes ou plutôt des ci-devant jeunes piliers de salons, beautés fanées à la lueur des bougies et dont les rides précoces témoignent hautement de leurs folies passées, filles de négociants, d'industriels de toutes sortes, auxquelles les écus de leur père ont permis depuis longtemps l'usage d'un carrosse, d'un phaéton ou autre bronette semblable, de peur que le rude contact de nos pavés n'égratignât l'épiderme de leurs pieds que, garantit à peine un léger soulier de satin plus ou moins passé... Plus loin, reléguées dans un angle presque obscur, se tiennent les femmes qui viennent rarement au bal, ou qui y viennent dans le dessein de s'amuser : celles-là (et ce sont toujours les plus gentilles) sont négligées ; car, voyez-vous, elles n'ont pas l'habitude de courir sans cesse de fêtes en fêtes ; mais celle-là aussi (nous nous hâtons de le dire, quoi que ce ne soit